

## **Editorial**

### **PAPERS N° 1**

**Maurizio Mazzotti**

#### **COMITATO D'AZIONE**

**AMP 2014-2016**

**Patricio Alvarez**

**Vilma Coccoz**

**Jorge Forbes**

**Clotilde Leguil**

**Clara Holguin**

**Maurizio Mazzotti  
(coordinatore)**

**Guy Poblome**

**Responsable de la  
edición**

**Marta Davidovich**

Ce premier numéro ouvre la série des *Papers* qui nous accompagnera vers le prochain Congrès de l'AMP à Rio De Janeiro, sur le corps parlant et son incidence sur l'inconscient au XXI<sup>e</sup> siècle. Un thème qui nous projette en avant et qui nous oblige à penser la psychanalyse du futur, qui a déjà commencé, comme nous le rappelait Jacques-Alain Miller, lors de sa conférence introductive au thème du Congrès de 2016. Une raison supplémentaire pour attirer notre attention.

Voilà ce qui nous guidera dans cette édition des *Papers-Rio* : prêter une attention particulière aux perspectives, aux conséquences, aux incidences mises en acte, par le passage de l'inconscient au *parlêtre*, au fait d'avoir un corps parlant à l'époque de l'inexistence de l'Autre, qui met en relief le lien entre la langue et le corps, dans ses affects et dans les événements du *sinthome*. Et, avant tout, dans la théorie et la pratique de la psychanalyse.

Ce premier numéro débute avec un texte de Laure Naveau sur le contrôle, en avant-première, après la journée parisienne de l'ECF du 24 janvier dernier. Le contrôle, à la lumière du corps parlant de celui qui vient en contrôle, avec un nouveau regard sur les affects, les vibrations et les embrouilles du corps de l'analyste qui, en contrôle, parle d'un patient. La rectification de l'analyste contrôleur vise à un bon usage du *sinthome* dans une perspective qui ne se limite pas à interroger le désir de l'analyste.

Le sinthome est aussi le pivot sur lequel s'appuie Patricio Alvarez dans son texte, présenté lors d'une récente soirée de l'EOL, pour développer le thème de l'escabeau. Il nous propose une nouveauté : lire l'escabeau, non pas selon la névrose, mais comme ce sur quoi hisser le sinthome, sans pour cela sacrifier l'opacité de la jouissance au profit du sens. C'est une nouvelle sublimation, un amour propre du parlêtre en rapport avec un narcissisme non spéculaire.

Le texte de Vilma Cocoz aborde également le nœud de l'escabeau narcissique, qui « se donne des airs », non pas comme sublimation mais comme déplacement du sinthome. A travers une vignette clinique, l'auteure interroge le lien entre la vie de la parole et la jouissance du corps ; entre « l'air » de l'instrument joué par le musicien et un surmoi implacable qui l'empêche de « respirer ». Seul le fin déploiement analytique des métamorphoses littérales qui font trou, entre l'air du son et la respiration du corps, permettront au sujet d'étendre son périmètre vital, en prenant lui-même de l'air envers la prison du sinthome.

Les deux textes suivants partent de l'accent mis sur l'équivoque du signifiant chez le parlêtre, pour situer les développements de la pratique. Clara Holguin interroge la façon dont l'unité du signifiant, à travers « l'équivoque » de *lalangue*, redéfinit le rapport entre inconscient et corps parlant. Elle nous propose de réfléchir sur une pratique « à l'envers » de la supposition de savoir à un amour qui suppose le vide dans le transfert, du sens au trou, de l'Autre à l'un, dans l'interprétation. Le texte de Maurizio Mazzotti interroge également l'interprétation qui va au-delà des pouvoirs de suggestion du sens, après avoir développé la position du parlêtre comme « *parlequivoque* », là où le signifiant est en premier lieu une

homophonie sonore et *modus operandi* de la jouissance du corps parlant.

*Traduction Brigitte Laffay*

## **L'expérience du contrôle**

**Laure Naveau**

### **L'analyste comme *sinthome***

Dans la perspective du prochain Congrès de l'AMP sur le thème, proposé par Jacques-Alain Miller, de *L'inconscient et du corps parlant*<sup>1</sup> comment saisir, comment attraper l'expérience du contrôle, du point de vue de ce corps parlant ?

Il arrive en effet que des affects – l'embarras, l'inquiétude, le souci – encombrant l'analyste dans son acte, sans qu'il s'en aperçoive. Et il n'est pas rare que ce soit lors du contrôle, dans le moment même du récit du cas qu'il fait à son contrôleur, que cela lui soit révélé, lorsque le corps parlant de l'analyste, en tant que *parlêtre*, se manifeste comme affecté par la langue.

C'est alors ce corps affecté que l'analyste découvre qu'il apporte au contrôle, et c'est cette découverte qui va lui servir de boussole pour rectifier son acte.

Lors de la première soirée de la Commission de la Garantie à l'ECF le 2 décembre 2014, Esthela Solano a souligné que c'est bien souvent l'empathie, la compréhension, la solidarité discrète avec son patient, qui peuvent, malgré lui, entraîner l'analyste dans ce qu'elle appelait finement « les embrouilles de la mentalité ».

---

<sup>1</sup> Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Le Réel mis à jour, au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, coll. rue Huysmans, 2014, p. 305-319.

De son côté, Marie-Hélène Brousse a évoqué la position d'aveuglement dans laquelle peut se trouver, à son insu, l'analyste face à certains patients, et comment le contrôle peut le dégager de cette position, dans une sorte de réveil.

Il se trouve que ces affects, ces embarras, ces vibrations du corps de l'analyste, peuvent survenir, par exemple, lorsque l'analyste parle à son contrôleur d'une adolescente qui peine à trouver sa place au sein d'une constellation familiale trop symptomatique, et qu'elle risque, du même coup, de s'en éjecter trop violemment ; ou bien lorsque ce même analyste lui parle, en contrôle donc, d'une patiente dont l'enfant s'est lui-même mis en danger vital, et qu'elle a ainsi failli le perdre. Dans ces deux cas, *il est apparu qu'à un moment tout à fait imprévu du contrôle, la voix de l'analyste en contrôle a vibré d'une façon telle que l'émotion s'y est entendue.*

L'analyste contrôleur a alors pratiqué, sans rien dire, des séances de plus en plus courtes. Et il s'est avéré que ces coupures répétées dans le récit du cas, ont permis une rectification de la position de l'analyste qui a dès lors cessé, par exemple, de s'intéresser à *l'enfant symptôme d'un autre corps*, et a pu ainsi s'interposer par rapport à cette jouissance en trop de sa patiente avec son enfant. Par exemple, en trouvant les mots qu'il fallait, pour qu'elle consente à le conduire chez un autre psychanalyste avec lequel, à l'occasion, elle pourrait s'entretenir de son enfant.

À partir de cette expérience, c'est précisément à ce prix-là, celui de la coupure des séances de contrôle, qu'un bon usage du sinthome est devenu possible – au sens où l'analyste, ainsi que J.-A. Miller l'indiquait dans son Cours « Choses de finesse en psychanalyse », peut ainsi devenir lui-même un sinthome pour son analysant.

Pour cela, disait-il, il lui faut savoir jouer « à l'événement de corps, au semblant de traumatisme »<sup>2</sup>, tout en s'y soustrayant, afin que, par ce sacrifice de jouissance, il devienne lui-même, pour son patient, un « bout de réel ». Jouer tout en refusant la jouissance du jeu, en quelque sorte. C'est un sacrifice, un sacrifice de jouissance, car, lorsque nous sommes touchés, émus, par le dire de l'autre, « le phallus est dans le coup », notait encore J.-A. Miller. Et c'est cet *en-trop* de signification phallique que l'expérience du contrôle peut alors être amenée à réduire.

De la même façon, soulignait-il, pour que sa parole acquière de la puissance, pour qu'elle puisse être « créationniste », il faut que l'analyste en contrôle apprenne à se taire. Il faut « que la parole soit rare afin qu'elle puisse porter, pour qu'elle puisse retenir l'attention du patient »<sup>3</sup>, même si, comme Lacan l'a indiqué dans son texte sur *l'esp d'un laps*<sup>4</sup>, quand on y porte attention, à sa parole, on n'est plus dans l'inconscient. Or, pour parvenir à cette rareté de la parole, il faut, me semble-t-il, dans sa propre analyse, s'être soi-même distancié du sens, du trop de sens qui affecte le parlêtre et supporter le réel qui, dès lors, surgit de cette distance, de ce hiatus entre l'inconscient et le sens, sans plus s'en défendre par aucun affect du corps parlant. Et cependant, faire preuve d'une présence incarnée.

Ainsi, l'analysante dont l'enfant était en danger, s'est-elle remise à parler de son corps à elle, de son corps de femme que, par ailleurs, elle rejetait, un corps marqué lui-même par la jouissance

---

<sup>2</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », 2008-2009, Cours du 17 décembre 2008, inédit.

<sup>3</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », 2011, cours du 11 mai 2011, inédit.

<sup>4</sup> Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

perverse d'un autre qui avait fait événement de corps dans son enfance. Le rejet de cette jouissance traumatique s'était dès lors déplacé vers le rejet de son enfant, répétant ainsi la malédiction familiale sur plusieurs générations.

Le point vif soulevé par la question de l'affect serait alors, me semble-t-il, que l'analyste parvienne, par l'intermédiaire du contrôle, à obtenir de lui-même qu'il se désiste de toute intention, qu'il se fasse, comme le formulait J.-A. Miller dans son *Cours*, « plus humble »<sup>5</sup>.

Pour aller au-delà du désir de l'analyste qui, dès lors, serait encore un *en-trop*, il s'agirait alors de savoir se faire, soi-même, sinthome de son patient. Dans une sorte d'ascèse, de « tao de l'analyste », ainsi qu'Éric Laurent l'avait indiqué dans son commentaire mémorable de *Lituraterre*, il s'agirait, en fait, de « pouvoir se tenir à sa place. Là où il y a eu rupture, là où il y a eu cassure »<sup>6</sup>.

Savoir, donc, se tenir là, à la place du sinthome, de l'irréductible du sinthome, du trait du Un qui se réitère, mais pour un autre que soi ! Devenir un nom de symptôme, en quelque sorte.

Et c'est à la lumière de cette nouvelle perspective que l'on pourrait aussi relire la proposition plus ancienne de Jacques Lacan, au sujet de l'acte analytique : C'est « à la limite de l'incurable du sujet » que l'analyste s'offre à reproduire « ce dont il a été délivré »<sup>7</sup>. Il se soustrait en effet à toute passion, à tout affect, au-delà, donc, de la crainte et de la pitié, jusqu'à lui-même, par sa présence, « produire cet incurable ». Cela pourrait se traduire par : être là où

l'analyste saurait se faire la clef de la jouissance perverse de son patient, mais pour qu'elle soit inefficace et pour, cette clef, « savoir la retirer »<sup>8</sup>, précisait-il.

L'expérience du contrôle comme « expérience des problèmes que l'exercice de la psychanalyse fait lever chez l'analyste », indiquait Jacques-Alain Miller dans ce Cours qui porte sur *le bon usage du sinthome*<sup>9</sup>, serait ainsi l'occasion de faire toucher à l'analyste que, pour qu'il y ait rencontre, au sens analytique, avec son patient, l'analyste doit *se garder* de quelque chose, de comprendre quelque chose, de répondre à quelque chose, de vibrer trop aux mots qu'il entend. Car le drame de l'analyste serait d'en être affecté *masochistement*, disait Lacan<sup>10</sup>, au risque d'être maltraité par ses patients.

Mais surtout, notait J.-A. Miller, au risque de ne pas réussir à « laisser être ce qu'il y a de plus singulier chez son patient », son incomparable, hors de toute norme et de tout diagnostic « où vous rêvez de l'inscrire »<sup>11</sup>.

Alors, et pour conclure sur ce qui nous occupe aujourd'hui de l'expérience du contrôle, il me semble que, dans cette expérience réitérée de la coupure au cours de la séance de contrôle, qui répète le hiatus entre l'inconscient et le sens, il se peut, à l'occasion, se toucher ceci que, oui, l'analyse est une pratique sans valeur telle que Lacan y aspirait.

Mais c'est pour la raison que c'est, en fin de compte, la langue, ou plus

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>9</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*, cours du 17 décembre 2008, inédit.

<sup>10</sup> Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports à la réalité », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 359 : « Il (l'analyste) ne partage avec lui (celui qu'il y guide – dans l'analyse) qu'un masochisme éventuel, de la jouissance duquel il (l'analyste) se tient à carreau. »

<sup>11</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*, cours du 17 décembre 2008, inédit.

---

<sup>5</sup> Miller J.-A., « L'être et l'Un », *op. cit.*, séance du 11 mai 2011.

<sup>6</sup> Laurent É., « Le tao de l'analyste », intervention au Cours de J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique », 1998-1999.

<sup>7</sup> Lacan J., « L'acte psychanalytique », *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 375.

exactement, la rencontre de la langue et du corps en tant qu'événement de corps, qui affecte le corps du parlêtre.

Et cette rencontre, pure jouissance hors sens, peut apparaître, à l'occasion du contrôle, comme la seule clef qui vaille, son réel même, dans le sillage duquel l'analyste en tant que sinthome, va s'inscrire, hors des sentiers battus, et y accueillir la singularité pure de son patient.

## **Escabeau**

### **Patricio Alvarez**

Dans sa *Présentation du X<sup>e</sup> Congrès*<sup>12</sup>, J.-A. Miller montre comment *parlêtre*, *sinthome*, corps et escabeau viennent se substituer aux anciens concepts comme porte d'entrée au tout dernier enseignement de Jacques Lacan. Il s'agit d'une division en deux temps logiques : penser ces concepts dans le temps de *lalangue*, et ensuite dans celui du langage. Ils ne fonctionnent pas de la même façon dans le premier temps et dans le deuxième. Cette division en deux temps ordonne le texte et établit les substitutions :

Le parlêtre est l'inconscient de *lalangue*, un inconscient logiquement antérieur, et Lacan dira que le parlêtre vient se substituer à l'inconscient freudien, parce

que ce dernier correspond au deuxième temps logique, celui de l'inconscient structuré comme un langage. Cet inconscient est secondaire par rapport au parlêtre.

Deuxième substitution : symptôme par sinthome. Le symptôme est la métaphore extraite de l'inconscient structuré comme un langage. Le sinthome, au contraire, est un événement du corps du parlêtre. De cette façon, le sinthome aussi est logiquement antérieur, comme le parlêtre : tous les deux sont corrélatifs du temps logique de *lalangue*. Et dans le deuxième temps, celui où fonctionne l'inconscient structuré comme un langage, le symptôme se constitue sur ce noyau de jouissance qu'est le sinthome. J.-A. Miller le dit clairement : le symptôme métaphore « nous donne l'enveloppe formelle de l'événement de corps »<sup>13</sup>. Il souligne ainsi une opposition des couples de concepts selon les temps de *lalangue* et du langage : « le sinthome du parlêtre » et le « symptôme de l'inconscient ».

Troisième substitution : corps par *corps parlant*. Si le corps que nous connaissons est le corps spéculaire, ou même le corps névrotique ou psychotique déterminé par le discours, le corps parlant est différent. Il est celui qui se produit à l'instant du mystère, de l'événement de l'union de *lalangue* avec le corps : non pas le corps de l'inconscient, mais le corps du parlêtre. C'est cela, le corps parlant. En résumé : l'inconscient structuré comme un langage est une élucubration du parlêtre, le symptôme est l'enveloppe formelle du sinthome, et le corps est la construction symbolique et imaginaire qui se hisse sur le corps parlant.

Alors, si nous poursuivons cette logique, de quoi l'escabeau est-il le substitut ?

---

12 Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Le Réel mis à jour, au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, coll. rue Huysmans, 2014, p. 305-319.

---

13 *Ibid.*, p. 313.

## Sublimation

J.-A. Miller définit l'escabeau comme « ce sur quoi le *parlêtre* se hisse, monte pour se faire beau [...] Cela traduit d'une façon imagée la sublimation freudienne, mais à son croisement avec le narcissisme. »<sup>14</sup> Il redéfinit ainsi la sublimation, forgée de la jouissance d'une parole avec du sens. L'escabeau est du côté de la jouissance de la parole qui inclut le sens, et s'oppose alors à la jouissance qui exclut le sens, le *sinthome*. La jouissance opaque du *sinthome* « surgit de la marque que creuse la parole quand elle prend la tournure du dire et qu'elle fait événement dans le corps. »<sup>15</sup> On peut retrouver les traces de cette citation dans le Séminaire XXI, où Lacan dit « toute parole n'est pas un dire [...] Un dire est de l'ordre de l'événement. »<sup>16</sup>. C'est ainsi que J.-A. Miller remarque que la parole qui laisse une trace est celle qui prend la tournure du dire et produit l'événement de corps, mais c'est un dire opaque, qui ne fait pas chaîne : c'est le dire de lalangue. La marque qui est creusée est le *troumatisme*<sup>17</sup>, le trou produit par le symbolique de lalangue dans le réel. Cette jouissance opaque du *sinthome* est une jouissance autistique, qui ne fait pas lien.

Pour faire ce lien, l'escabeau est nécessaire : l'escabeau porte le *sinthome* au statut du lien, le rehausse, à la manière de la sublimation. C'est pourquoi Lacan dit que Joyce donne la formulation générale de l'escabeau, parce qu'il réussit à fait passer sa jouissance opaque par la publication, mais sans sacrifier le non sens. Dans cette perspective, J.-A. Miller reconnaît

seulement trois artistes qui ont fait, de leur jouissance opaque, une œuvre : Joyce, Duchamp et Schoenberg. Ils font l'escabeau avec leur *sinthome* : ils ne font pas le sacrifice de leur jouissance opaque. Le reste des mortels y renoncent : ils forgent, à partir de la jouissance opaque, une jouissance du sens, qui leur permet de se hisser, et jouissent du sens. C'est leur œuvre médiocre, dit J.-A. Miller<sup>18</sup>. C'est l'escabeau de la névrose.

## Scabeustration

Dans ce texte, *Pièces détachées*, J.-A. Miller distingue la jouissance sans sens et la jouissance avec sens, il les appelle jouissance opaque du *sinthome* et jouissance transparente. Cette jouissance transparente « est celle qui est notée petit *a* »<sup>19</sup>, le noyau de la jouissance sujet à l'élaboration. Ainsi, l'escabeau semble avoir une articulation, que nous devons préciser, avec l'objet *a* du fantasme. Quel est le rapport entre la jouissance avec sens de l'escabeau et la jouis-sens du fantasme ? Ce rapport se trouve dans *Ce qui fait insigne* : « L'escabeau, c'est l'autre nom du montage du fantasme, de ce sur quoi l'homme peut se hisser pour se faire

---

<sup>18</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, « Pièces détachées » (2004-2005), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 1 décembre 2004, inédit.

<sup>19</sup> Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Pièces détachées » (2004-2005), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 12 janvier 2005, inédit.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 314.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « « Les non-dupes errent » », leçon du 18 décembre 1973, inédit.

<sup>17</sup> *Ibid.*, leçon du 19 février 1974, inédit.



valoir [...] renvoie à l'objet *a*, montage du fantasme »<sup>20</sup>.

Quelques années plus tard, J.-A. Miller insiste dans *Choses de finesse en psychanalyse* : « Lacan parlera plus tard, à la fin de son enseignement, d'un escabeau. Le sujet est juché sur son fantasme, et la perspective, c'est de le faire déchoir de ce fantasme, et, par là même, de le destituer comme sujet. »<sup>21</sup> Il les situe dans une relation intime : il faut le destituer du fantasme, le faire choir de l'escabeau. C'est pour cela que Lacan parle de *Scabeustration*, la castration de l'escabeau. Si l'escabeau du névrotique implique le passage de la jouissance opaque à celle avec un sens, l'analyse va dans le sens de châtrer cette jouissance du sens. J.-A. Miller dit : « Faire une analyse, c'est travailler à la castration de l'escabeau pour mettre au jour la jouissance opaque du symptôme. »<sup>22</sup> L'on comprend mieux si on lit la castration comme la direction vers la chute du fantasme.

S'inscrit alors une série différente, non pas seulement avec Joyce, Duchamp et Schoenberg, mais aussi pour celui qui fait la passe, celui qui est arrivé à châtrer la jouissance du sens. C'est ce que, dans *Pièces détachées*, J.-A. Miller désigne comme l'accomplissement du statut Joyce du symptôme, statut dans lequel il ne reste qu'à faire du symptôme, une œuvre, la passe,

---

<sup>20</sup> Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Ce qui fait insigne » (1986-1987), enseignement prononcé dans le cadre de la psychanalyse de Paris VIII, leçon du 24 juin 1987, inédit.

<sup>21</sup> Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 4 mars 2009, inédit

<sup>22</sup> Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 315.

témoignage de la castration de l'escabeau pour arriver à la jouissance opaque.

### **Narcissisme**

Alors, de quel narcissisme s'agit-il dans cette jouissance avec sens ? Ce n'est pas le narcissisme spéculaire, Lacan le démontre dans ces premières phrases de *Joyce le Symptôme* : « L'S.K.beau est premier parce qu'il préside à la production de sphère »<sup>23</sup>. Lacan définit la sphère comme la figure topologique du moi spéculaire. Nous pouvons déduire alors que l'escabeau est logiquement antérieur au moi spéculaire : il est premier et préside à sa production. Si nous poursuivons la logique des substitutions que nous avons déterminée au début, de la même façon que le parlêtre sera une élucubration de l'inconscient et que le sinthome sera enveloppé par le symptôme, nous pouvons également distinguer un escabeau antérieur dans un sens logique à la production du moi spéculaire.

Voyons maintenant si cette hypothèse est possible pour comprendre ce qu'est le corps parlant. Par rapport au corps, nous pouvons distinguer trois moments dans l'enseignement de Lacan : Tout d'abord, le corps spéculaire, le corps dans son rapport à l'objet *a* et le corps dans *Joyce le Symptôme*, que J.-A. Miller appelle, dans *Le tout dernier Lacan*, « l'Un-corps » c'est à dire un type particulier de narcissisme, qui n'est pas celui du moi et de ses semblables, mais celui de l'adoration de son propre corps. Pour ce narcissisme, il reprend le terme utilisé par Lacan : *l'ego*. J.-A. Miller dit : « Tout ce qui se trouvait investi dans le rapport à l'Autre est ainsi rabattu sur la fonction origininaire du rapport au corps propre, dont il y a l'idée, idée comme de soi-même, et

---

<sup>23</sup> Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565.

pour quoi Lacan reprend le vieux mot freudien de *ego*, prenant soin de souligner que la définition de ce que vous êtes comme *ego* n'a rien à faire avec la définition du sujet qui passe par la représentation signifiante. L'*ego*, lui, s'établit du rapport à l'Un-Corps. Là il n'y a pas identification, mais appartenance, propriété. [...] Cela a bien affaire avec l'amour, pas l'amour du père, sinon l'amour propre, au sens de l'amour de l'Un-Corps. "Le parlêtre adore son corps"<sup>24</sup>. »<sup>25</sup>

Il s'agit alors d'un narcissisme différent du spéculaire. C'est l'amour propre du parlêtre. La substitution est alors la suivante : au narcissisme spéculaire, la sphère, correspond un temps logique initial, le narcissisme de l'*ego*, en lien avec l'escabeau. À partir de là, nous pouvons alors comprendre la phrase de Lacan : « Je dis ça pour m'en faire un, et justement d'y faire déchoir la sphère, jusqu'ici indétrônable dans son suprême d'escabeau. Ce pourquoi je démontre que l'S.K.beau est premier parce qu'il préside à la production de sphère. »<sup>26</sup> L'escabeau est premier, c'est le narcissisme de l'amour propre, et il est antérieur à la production du moi sphère. Avec le concept d'escabeau, Lacan fait choir la sphère jusque-là indétrônable.

---

<sup>24</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.

<sup>25</sup> Miller J.-A., L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan » (2006-2007), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, cours du 17 janvier 2007, inédit.

Cf. Miller J.-A., « Une lecture du Séminaire "D'un Autre à l'autre" », *La Cause freudienne*, n°67, octobre 2007, p.135.

<sup>26</sup> Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565.

De la même façon que l'inconscient se hisse sur le parlêtre, le moi spéculaire se hisse sur l'*ego*. Le lien pour le produire est l'escabeau. L'*ego* et l'escabeau sont-ils une seule et même chose ? L'*ego* est l'amour propre, et l'escabeau est le travail de construction, le lien que cet amour propre forge par la sublimation. C'est une nouvelle version du narcissisme. Dans le Séminaire XXIII, Lacan l'appelle « un nouvel imaginaire ».

*Traduction : Federico Ossola*

## **L'être parlant se donne des airs...**

### **Vilma Cocoz**

*« Le vent dont il s'agit, je sais en être le responsable. Ce que j'apprécie avant tout dans ceux qui veulent bien gonfler leur voile de ce vent, c'est la façon dont ils l'attrapent, c'est l'authenticité de leur navigation. »*

Jacques Lacan, *Ouverture du Congrès de Rome*. (1974)

Puisque l'être parlant est, avant tout, un être vivant, la respiration est le signe indiscutable de ce que son cœur palpite. On dira ce qu'on dira, affirme Lacan, la mort est imaginaire, et c'est pourquoi la tranquillité du cadavre et les statues nous donnent une représentation possible de la fin inévitable de la vie. *Vanitas*.



Mais il existe une « seconde vie », la vie de la parole, qui double la vie naturelle : « Le vivant dans l'espèce humaine existe comme signifiant au-delà de la vie naturelle. »<sup>27</sup> Cette vie véritable, ou, plus exactement, cette vie où la vérité exige ses droits, la mort ne vient pas la compléter mais plutôt la faire durer, dans une permanence immuable.

Cette vie, dont le nom est individuel, a pour distinction la marque du signifiant Un sur le vivant, et c'est là où la psychanalyse est concernée par le grand problème de la vie : la jouissance, qui n'obéit à aucune loi naturelle. L'être vivant est la condition de la jouissance, non de façon générique à l'espèce, mais de façon singulière, suite à la rencontre aussi traumatique que troublante avec *lalangue*.

On identifie imaginativement l'être et le corps. Mais, contrairement au rat, dont l'unité corporelle est celle de l'espèce, le corps parlant, affligé du *manque-à-être* du fait du langage, se présente comme symptôme, comme un *événement de corps*. « Laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on l'a, de l'air, l'on l'a, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion, et Joyce ne s'en prive pas. »<sup>28</sup>

---

<sup>27</sup>Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique » (1998-1999), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 19 mai 1999, inédit.

<sup>28</sup>Lacan J., « Joyce le Symptôme » (1979), *Autres Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ freudien, 2001, p. 569.

La double vie de l'être parlant dépend alors...de l'air. Car de l'air dépend la fonction de la *phonation*, véritable essence du *Phi*, dit Lacan. C'est cette fonction qui opère la substitution au mâle de la vie naturelle, celui qui s'appelle « homme » dans la double vie. Dans celle-ci, la phonétique devient faunique, selon l'équivoque lacanienne (*phonétique, faunétique*), quand les noms, faits de phonèmes, se chargent de sens.

Et le sens, d'où vient-il ? Dans la construction borroméenne, le sens vient du corps. « [...] il est aspiré par l'image du trou corporel dont il est émis. »<sup>29</sup> Le trou n'est pas statique, il révèle un mouvement d'aspiration et d'expiration, une sorte de *respiration du trou*, qui en l'occurrence est la bouche, pointe J.-A. Miller. Ce n'est pas la bouche en tant qu'elle parle mais en tant qu'elle suce, qu'elle s'embrasse elle-même, selon l'image freudienne.<sup>30</sup> Et, de temps en temps, elle crache, elle vomit du sens.<sup>31</sup> Mais ce trou n'est pas du tout simple, il requiert une structure triple qui le complexifie et qui en fait un tourbillon. Qui a vu un tourbillon dans l'eau sait que celui-ci engloutit mais, aussi, qu'il crache quelques restes qui remontent à la surface. C'est ainsi que ça marche, c'est la cause de notre débilité mentale. Nous le vérifions quotidiennement, le

---

<sup>29</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, coll. Champ freudien, 2005, p. 85.

<sup>30</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 28 mars 2007, inédit.

<sup>31</sup> Ce sont les termes de Lacan.

peu que nous gardons « en mémoire », et tout ce qui s'en va par le trou. Nous prétendons être des substances pensantes, et, en réalité, nous sommes des trous, dit Lacan. À tel point qu'il propose de substituer au célèbre *Fiat Lux*, *Fiat Trou*.

Dieu lui-même est un trou : *Je suis qui je suis*, sans image ni représentation.<sup>32</sup> Faute d'être incarné, il ne dispose pas de la médiation de l'imaginaire par laquelle le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance.<sup>33</sup> Et c'est pourquoi Lui, le Grand souffle, n'inspire pas mais seulement expire...l'Esprit Saint. Quand il s'incarne dans le Fils, cela comptera pour l'histoire de son corps. Le Filioque conclue les discussions passionnantes sur la question en déclarant que l'Esprit procède du Père par le Fils. Car, lui, il respirait. Les images de son calvaire seront célébrées pour leur beauté et nourriront la voracité des fidèles, qui avides de sens, accepteront la version qui fait du trou le péché.

### **L'analyse, une bouffée d'air.**

La vie de M. M. était littéralement un « sans vivre ». Accusé de tous les maux par sa partenaire, voix d'une furie implacable, il parlait d'un ton traînant, dévitalisé. Il souffrait d'un épuisement profond et d'une insomnie permanente. Assailli qu'il était par la reconstruction mentale des épisodes d'humiliation quotidiennement subis, sa vie n'avait aucune respiration.

---

<sup>32</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 15 avril 1975, *Ornicar?*, n°5, janvier 1976.

<sup>33</sup> Lacan J. « La Troisième », *La Cause freudienne*, n°79, 2011, p. 22.

Ce n'est pas une métaphore, il manquait d'air. Et c'est pourquoi l'exercice de sa profession était devenu une torture. Musicien, l'instrument à vent avec lequel il gagnait sa vie lui provoquait une tension insupportable. L'effort notoire pour interpréter correctement les partitions finissait par lui donner des douleurs et des contractures, tant la difficulté à respirer l'agitait et le mettait sous tension.

*Le symptôme comme événement de corps* allait révéler, peu à peu, la logique de la structure. Incrustée dans sa chair, la relation de soumission à l'Autre malveillant lui avait arraché l'exercice et le plaisir de la musique. Les opprobres et diffamations répétées de ses supérieurs, et de ses collègues, avaient intoxiqué, envenimé, son lien avec « l'instrument », comme il l'appelait (il en donnait très rarement le nom technique). Il ne restait plus rien de ce qui le passionnait ; il n'allait plus aux concerts depuis des années et ne pouvait plus même écouter des disques.

Le terrible scénario de son tourment mélancolique s'était inscrit dans le corps. *Humilié et offensé*, il était nécessaire de circonscrire le mal, d'ouvrir les trous du sens à la manière des voies respiratoires.

Les solutions élaborées lui permirent d'attraper un peu d'air, et d'éviter ainsi que l'enfermement, imposé par sa *prison de jouissance* particulière, l'étouffe. M. M. put s'autoriser une promenade quotidienne, seul, pour que ses poumons se remplissent d'air pur. Il parvint à rendre plus habitable la pièce où il répétait tous les jours, en changeant l'allure de planque qu'avait ce cubiculum dépourvu de fenêtres.

Peu de temps après, il commença à prendre des cours de chant et il fit alors une découverte essentielle. Tous ses maîtres avaient souligné l'importance technique de l'action d'inhaler pour obtenir une bonne exécution musicale. Ils insistaient sur le fait de se remplir d'air pour ensuite obtenir du tube métallique les notes souhaitées. Personne n'avait fait remarquer qu'il est fondamental d'exhaler, technique qui permet que les sons puissent jaillir avec l'air qui sort du corps, et non avec celui qui entre.

Cette trouvaille vint soutenir un changement dans sa posture corporelle ; il se trouvait plus léger, surpris de découvrir combien il aimait jouer et essayer de nouvelles mélodies par pur plaisir. Avec le temps, jouer de la musique devint un moyen de relaxation. Il commentait avec fierté la résistance sereine avec laquelle il dominait la situation. Maintenant, il joue de la musique depuis son escabeau, dont la fonction donne des airs de grandeur à l'être parlant.

Il s'est construit un frein avec ce qui lui plaît : jouer de la musique, chanter, marcher. L'air lui a permis une extension de son périmètre vital et une plus grande liberté de mouvement. Il a fait de l'expiration un remède au *Phi zéro*.

Le sujet s'est retrouvé dans la fonction de la *phonation* qui conjoint le souffle au son, faisant de l'air une chanson et mettant à distance le *bruit et la fureur* du surmoi grâce à la respiration du trou.

*Traduction : Geneviève Cloutour*

## **Equivoquer pour rencontrer un corps**

**Clara Maria Holguín**

Je propose de lire la conférence de Jacques-Alain Miller « L'inconscient et le corps parlant » comme une provocation. « faisons le pari qu'analyser le parlêtre, c'est ce que nous faisons déjà, et il nous reste à savoir le dire. »<sup>i</sup> J.-A. Miller fait-il ici allusion à l'art du bien-dire ? Le bien-dire qu'il fonde sur le savoir-lire consiste à « mettre à distance la parole et le sens qu'elle véhicule à partir de l'écriture comme hors sens, [...] à partir de sa matérialité. »<sup>ii</sup>

C'est à cela que nous convoque le Congrès de 2016 : « c'est en tant que je suis capable de vivre l'essaim de sensations et de pensées qui me traversent comme étant miennes, que ce corps jusque là *parlé* devient un corps qui *parle*, mon corps. »<sup>iii</sup> C'est là que nous soutiendrons notre conversation. « La terre et la mer ont frémi et on a entendu de toutes parts cris, voix étranges, plaintes et gémissements »<sup>iv</sup>. C'est la mort du *grand Pan* et l'annonce d'un nouvel oracle qui marque la boussole de la pratique lacanienne. Il n'y a pas de rapport sexuel, mais une relation avec le corps, une relation singulière et contingente.

Comment assumer cette provocation ? Il s'agit, de prendre « la pratique lacanienne » comme une option. Face au ratage du discours psychanalytique<sup>v</sup> que l'état du corps propre rend

manifeste, sans exalter le symbolique ni se réfugier dans l'imaginaire ou s'aliéner dans le réel de la science, nous parions sur le fait de nous laisser « conduire par les mots qu'on dit »<sup>vi</sup>, c'est-à-dire par l'inconscient que Freud a découvert sans savoir ce qu'il était.

« Cet inconscient auquel Freud ne comprenait strictement rien, ce sont des représentations inconscientes. Qu'est-ce que ça peut bien être que des représentations inconscientes ? Il y a là une contradiction dans les termes : *Unbewusste Vorstellungen*. [...] ils parlent sans absolument savoir ce qu'ils disent »<sup>vii</sup>. Lacan propose de se défaire des représentations inconscientes pour se situer dans la matérialité des paroles, un versant du même qui se répète hors sens, ce qui provoque un dire lorsqu'il rencontre le corps et le fait parler.

C'est la raison pour laquelle Lacan va insister pour remplacer l'inconscient freudien par le *parlêtre* lacanien. « Qu'est que c'est l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise. »<sup>viii</sup>

**Du « non savoir ce qui se dit » au « sans le savoir, nous parlons avec notre corps ». De l'Autre à l'Un.**

« Ne pas savoir ce qui se dit » situe l'inconscient comme une puissance de chiffage qui est transférée à l'analyste, paradigme du bien connu sujet supposé savoir. Dès lors, l'inconscient se présente comme une hypothèse, résultat d'une déduction : c'est un sujet supposé, un être en manque qui doit advenir là où le corps n'apparaît pas. L'inconscient est réductible à un savoir susceptible d'être déchiffré. En 1967, Lacan nous indique dans son texte « La méprise du sujet supposé savoir » ce qui échappe à cette supposition. Il ne s'agit pas seulement d'une mise en question du transfert, en termes de prendre une personne pour une autre, mais de la *prise* en jeu dans la méprise, qui montre ce qui ne s'attrape pas dans le sujet supposé savoir. Cela requiert d'aller au-delà de l'être. Si la supposition du sujet

supposé savoir nous permettait de définir la pratique analytique à partir du transfert, de savoir où s'articulaient inconscient et interprétation, son équivoque introduit une disjonction et permet de s'aventurer sur ce qui ne peut pas être attrapé dans le savoir articulé, et qui a son fondement dans l'équivoque.

**Qu'est-ce qui s'équivoque dans l'équivoque ?**

L'ambiguïté que permet la langue espagnole dans la traduction du mot « equivocación », tant comme méprise que comme bévue, et l'articulation postérieure que fait Lacan dans le séminaire *L'insu que sait*<sup>ix</sup> entre bévue et inconscient, me permettra de déployer les termes qui suivent. Lacan extrait le terme bévue de *l'Unbewusst* freudien (l'inconscient). Ce que l'on appelle bévue (équivoque ou erreur) est la traduction phonétique de *l'Unbewusst* freudien qui, traduit sémantiquement, donne le terme inconscient<sup>x</sup>, et correspond, dit J.-A. Miller, à « l'unité constitutive de l'inconscient »<sup>xi</sup>, c'est-à-dire, son fondement primaire. *Y a d'l'Un* : l'Un n'est ni le manque ni l'être, c'est une position d'existence (il y a)<sup>xii</sup>, rencontre du corps et du signifiant comme événement de jouissance ; Un qui marque le trou que nous sommes et que, avec Lacan, nous appelons traumatisme (*traumatisme*). Synchronie contingente de l'Un et du vide. A la question « qui se trompe ? », nous pouvons répondre : Un-équivoque. Rencontre de *lalangue* et du corps qui n'a aucun sens, ne se noue à rien, mais qui donne lieu à la sémiotique propre d'un sujet.

Équivoquer apparaît comme la possibilité d'aller plus loin que l'inconscient freudien, vers un inconscient primaire qui s'articule au ça qui jouit toujours là où le sujet sait le moins. Visons ce qui n'est pas articulé et qui se produit avant de donner du sens, l'espace d'un lapsus qui introduit

un trou. Comme le dit Lacan, nous sommes sûrs d'être dans l'inconscient quand la connexion transférentielle du signifiant du lapsus,  $S_1$ , avec le savoir,  $S_2$ , ne s'opère pas.

De *L'équivoque* à UN-équivoque, c'est le déplacement qui assure le virement de l'universel au singulier et l'inversion de l'Autre à l'Un. Revers de la pratique lacanienne qui procède de l'Un tout seul et non de l'Autre. Un qui n'a pas relation avec l'Autre mais qui organise le parlêtre.

Cet inconscient attrapé dans Un-équivoque, ce Un-tout-seul, est comme dit Lacan ce qui peut se désigner comme « l'affaire de chacun »<sup>xiii</sup> ce qui anime chacun et donne vie. C'est la manière dont le sujet a été imprégné par lalangue, marque d'une singularité ineffaçable qui imprime un mode de jouissance propre.

Contrairement à l'idée d'un corps significantisé et soutenu par le langage, c'est-à-dire parlé, l'événement qui fait Un apparaît comme la véritable cause de la réalité psychique, c'est le corps qui parle.

La relation analytique ne vise plus la relation avec les signifiants de l'histoire, mais la relation au corps, à ses événements, à ce qui lie le dire et le corps<sup>xiv</sup>, que nous nommons, avec Freud, pulsion. Sans le savoir, nous parlons avec notre corps. Il s'agit alors de ne pas se conformer à ce qui est dit par les autres mais d'avoir accès à la consistance absolument singulière que J.-A. Miller appelle « l'identité sinthomale », ce qui est avant l'identification.

#### **Du sujet supposé savoir au « supposé savoir comment opérer »**

Qu'évoque la valeur donnée par Lacan à la bévue, à la parole qui n'a ni intention ni adresse à l'Autre ? Comment faire avec « le corps » ? Lacan propose un changement d'axiome en renversant la pratique lacanienne qui n'est plus fondée sur la structure du langage mais

qui doit être considérée comme « une pratique sans valeur »<sup>xv</sup>. Là où l'Autre était le lieu des signifiants apparaît, comme point de départ, l'Un tout seul, qui met en valeur la résonance corporelle de la parole, écho du dire dans le corps. Dans cette perspective, quelle place donner au transfert et à l'interprétation ? *Work in progress...*

1. Au niveau du transfert :  
Renversement de l'opération du sujet supposé savoir.

Si dans un premier temps, le sujet supposé savoir est le pivot du transfert, pour la pratique du parlêtre, l'amour se fait support et condition de savoir. C'est le trajet logique de l'échec de l'inconscient, que Lacan présente dans son séminaire *L'insu*. L'Un équivoque, c'est l'amour. Un amour qui suppose le vide de signification incarné par l'analyste, ouvrant une voie contraire à l'identification freudienne. Plus que la supposition de l'analyste, cela implique sa position, *en-corps*, comme possibilité d'articuler le savoir et la jouissance.

2. Au niveau de l'interprétation. « Un savoir supposé opérer »<sup>xvi</sup>

Manipulation, usage, coupure, sont quelques uns des signifiants qui nomment ce que J.-A. Miller a appelé « savoir lire d'une autre façon », ce qui implique le manque –  $S(\mathcal{A})$  – : « réduire le symptôme à sa formule initiale, [...] à la rencontre matérielle d'un signifiant et du corps. »<sup>xvii</sup>

L'interprétation serait « un forçage, comme le dit Lacan – par où un psychanalyste peut venir faire sonner autre chose que le sens. [...] C'est autre chose que la résonance, c'est à proprement parler, ajouter le vide. »<sup>xviii</sup>

Effet de trou. Echapper au sens et se faire dupes du réel est le pari lacanien, qui part d'un discours qui ne serait pas du semblant, c'est-à-dire, un discours qui serait du réel.

*Traduction : Liliana Salazar-Redon et  
Hélène de la Bouilleries*

---

<sup>i</sup> Miller, J.-A., « L'Inconscient et le corps parlant », *Le Réel mis à jour, au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, coll. rue Huysmans, 2014, p. 312.

<sup>ii</sup> Miller, J.-A. « Lire un symptôme », *Mental*, n°26, juin 2011, p. 57.

<sup>iii</sup> Vieira M. A, « *Le corps parlé* », Vers le X<sup>e</sup> congrès AMP 2016. <http://psychanalyse-map.org/2014/11/30/amp-vers-le-xe-congres-le-corps-parlant/>

<sup>iv</sup> Plutarque, « Sur la disparition des Oracles », *Œuvres morales, tome VI : traités 24-26, Dialogues pythiques*, textes et traduction de Flacelière R., Les Belles Lettres, 1er janvier 1974.

<sup>v</sup> Miller J.-A., « Une Fantaisie », *Mental* n°15, février 2005, p. 16.

<sup>vi</sup> Miller J.-A., Conférence de Jacques-Alain Miller à Comandatuba, IV<sup>e</sup> Congrès de l'AMP 2014, Comandatuba, Bahia, Brésil. [www.congressoamp.com/fr/template.php?...Jacques-Alain-Miller](http://www.congressoamp.com/fr/template.php?...Jacques-Alain-Miller).

<sup>vii</sup> Lacan J., « Propos sur l'hystérie », Intervention à Bruxelles le 26 février 1977, *Quarto* (Supplément belge à *La lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne*), n°2, 1981, p. 5-10.

<sup>viii</sup> Lacan J., « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 329.

<sup>ix</sup> Lacan J., « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », Séminaire 1976-1977, inédit.

<sup>x</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le Tout Dernier Lacan », 2006-2007, cours du 30 mai 2007, inédit.

<sup>xi</sup> Miller J.-A., *Ibid.*

<sup>xii</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », 2010-2011, cours du 11 mai 2011, inédit.

<sup>xiii</sup> Lacan J., *Le séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p.126.

<sup>xiv</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », 2004-2005, inédit.

<sup>xv</sup> Lacan J., « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », *op. cit.*, cours du 11 avril 1977, inédit.

<sup>xvi</sup> Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Le tout dernier Lacan », 2006-2007, cours du 6 juin 2007, inédit.

<sup>xvii</sup> Miller, J.-A. « Lire un symptôme », *op. cit.*, p. 58.

<sup>xviii</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », cours du 28 mars 2007, *op. cit.*

---

## Parléquivoque

### Maurizio Mazzotti

Le thème de notre prochain Congrès à Rio nous invite à discuter et à progresser dans la réflexion sur l'inconscient au XXI<sup>e</sup> siècle à partir d'un point de départ : le corps que nous avons, *le corps parlant*. Non pas pour nous interroger sur le « mystère » de son existence, impénétrable comme celui de la vie, mais sur la façon dont ce corps parlant redéfinit l'inconscient et, avec lui, la pratique analytique aujourd'hui. Cette redéfinition porte sur un point précis : la substitution, par Lacan, dans ses *Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines*, du terme de *parlêtre* à celui de l'inconscient, ajoutant aussitôt que le parlêtre se rencontre avec l'appréhension du corps<sup>xviii</sup>. Cette substitution a l'avantage de mettre le corps en avant, à la différence des précédentes références à l'inconscient. Le *parlêtre* relie l'inconscient et ses manifestations au corps et à ses effets sur lui.

A cette époque, l'élaboration progressive de Lacan, quant au poids du signifiant, a un rôle central, non seulement comme élément de l'ordre symbolique, en soi extra-corporel, mais comme élément de *lalangue*. La trace du signifiant, pris au niveau de son existence dans lalangue, joue un rôle majeur dans la rencontre du parlêtre avec l'appréhension du corps principalement comme homophonie phonématique, plus que comme élément de l'ordre symbolique.



---

Lacan a mis de plus en plus l'accent sur un important système de résonances et d'équivoques depuis *L'étourdit*. A partir de ce texte, dans les *Autres Écrits*, des équivoques, des jeux de mots, des forçages de la possibilité phonématique de la langue française, abondent accompagnés de l'affirmation que, dans la pratique analytique, nous ne pouvons opérer sans l'équivoque de la langue des parlêtres.

La rencontre du parlêtre avec l'appréhension du corps est frappée par cette incidence de l'équivoque de la langue. Sans l'équivoque du signifiant, si on comprend bien la phrase de Lacan<sup>xviii</sup>, entre le corps « naturel » et son réel, il y aurait un abîme, une opacité la plus radicale, une impossibilité pour quiconque d'en savoir quelque chose. Inversement, Lacan dit que les pulsions sont l'écho d'un dire dans le corps, un corps qui jouit des objets *a*, autour desquels elles tournent, en silence, mais que, par le travail de la langue, une trace puisse s'inscrire. Par ailleurs, la portée de la référence à la trace et au sédiment élémentaire laissée par la langue dans le parlêtre, constitue un thème complexe sur lequel Lacan a travaillé. Il met en relief la tension qui traverse d'une part, la fragmentation opérée par le langage sur la jouissance du corps, et d'autre part, le fond non négatif de la jouissance au cœur du réel du *sinthome*. En d'autres termes, d'une part le point nommé « biophore »<sup>xviii</sup> par Jacques-Alain Miller, qui sépare ce qui se situe dans l'intervalle de la chaîne signifiante, comme récupération de jouissance par le corps, et, d'autre part, ce qui reste « hors », et ne cesse pas de *ne pas* s'écrire dans le lien entre la langue et le corps. L'écho du dire dans le corps et la trace littérale du langage dans l'inconscient-parlêtre prennent effet non pas via le sens mais plutôt via l'équivoque. Lacan a voulu l'affirmer,

---

dans le Séminaire XXIV, par sa traduction du terme inconscient : *Unbewusst*, sorte de *Witz* sensationnel, pur jeu d'équivoque homophonique, translinguistique, *Une-bévue*. Cette traduction, plus qu'une pirouette, est l'exemple même par lequel, à cette époque, Lacan a commencé à produire et à pratiquer textuellement, le forçage matériel de la langue dans le texte – du « phonème à la phrase »<sup>xviii</sup>. Il nous donne ainsi une idée concrète d'un dire situé au niveau de l'ambiguïté radicale de l'inconscient. À Bruxelles en 1977, il dira que l'inconscient n'a de corps que de mots<sup>xviii</sup> et il soulignera qu'il ne s'agit pas, comme le croyait Freud, de représentation. Effectivement, le signifiant ne « représente » pas mais est un *modus operandi* de la jouissance.

C'est pourquoi, la traduction de l'inconscient comme *bévue*, pour ce qu'il doit au *motérialisme*, à la matérialité sonore et littérale de la langue, met en lumière que c'est seulement en tant que *modus operandi* de la jouissance que nous pouvons penser le jeu de l'équivoque signifiante non pas comme pur semblant, mais, comme le notait précisément Éric Laurent, que par le glissement pluriel des équivoques de la langue chez le parlêtre, un mode de jouir peut se marquer qui est toujours le même.<sup>xviii</sup> Ainsi, le jeu sonore multiple de l'équivoque, de l'écho du dire et de l'un qui se répète, peut se conjindre à la marque littérale de la jouissance.

C'est notre pari, afin que l'interprétation puisse porter sur l'appréhension du corps, pour reprendre l'expression de Lacan, à travers la marque de la lettre de l'inconscient. Or, cela n'advient pas par la voie directe, par un corps à corps, ni seulement par la voie indirecte du sens. Cela survient, en forçant, manipulant matériellement la langue, en donnant tout son poids au signifiant qui est cause de jouissance pour le parlêtre.

---

Dans une telle perspective, nous pouvons reprendre ce que Jacques-Alain Miller a précisé : que le forçage de l'usage commun de la langue à l'oeuvre chez l'analyste, selon le dernier enseignement de Lacan, n'est pas ce qui opère pour substituer un sens à un autre, mais plutôt pour substituer un sens à une signification vide qui est équivalente à un « effet de trou »<sup>xviii</sup>.

Il faudrait reprendre dans les détails de développement de cette proposition majeure pour repenser la pratique de l'interprétation au niveau du parlêtre.

Dans ce cas, nous ne nous situons plus au niveau du pouvoir de « suggestion » de la parole en question dans *Fonction et champ de la parole et du langage*, en référence à la poétique indoue qui délivre trois niveaux du sens, de la lettre à la métaphore pour atteindre le troisième niveau, qui n'est plus métaphorique, *dvhani*. La résonance du sens est alors à son apogée sublime, souffle d'une saveur. Celle-ci, est une trace dans le corps, différente de celle laissée par la substitution du sens à une signification porteuse de vide, qui est une syncope, une déflation de la résonance du sens, comme le disait Lacan, à propos de l'écriture de Joyce qui coupait le souffle du rêve.

Quelles indications pouvons-nous en retenir ? Le parlêtre s'appuie – au-delà des suggestifs « pouvoirs de la parole », des pouvoirs de la résonance du sens, du dire de l'interprétation, qui visent à l'appréhension du corps – sur le matérialisme de l'équivoque signifiante pour détacher l'un élément qui participe du trou du langage, de l'absolue unicité du même.

*Traduction Gérard Seyeux*

---

<sup>xviii</sup> Lacan J., « La Troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, Paris, Navarin Editeur, 2011, p. 20.

<sup>xviii</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 30.

<sup>xviii</sup> Cf. Lacan J., « Télévision », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 509-545.

<sup>xviii</sup> Lacan J., « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 50.